

J'étais chirurgien dans l'armée de Napoléon

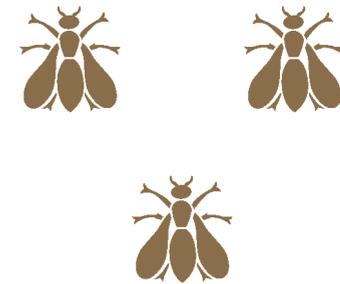
Jean-Baptiste Bruggeman, la princesse et son portrait.
Un autre point de vue de la campagne de Russie.

NICOLE CEULEMANS



J'étais chirurgien dans l'armée de Napoléon

Jean-Baptiste Bruggeman, la princesse et son portrait.
Un autre point de vue de la campagne de Russie.



NICOLE CEULEMANS

Entre 1808 et 1815, Jean-Baptiste Bruggeman parcourut des milliers de kilomètres à travers l'Europe. Depuis la France, la campagne d'Espagne et du Portugal lui fit traverser toute la péninsule Ibérique, tandis que la campagne de Russie le mena jusqu'aux confins de l'Oural.



1787

no 62



1787

15. aout

Un registre aux
 actes de naissance de
 la Commune de Moll
 Déposé aux archives
 de la Mairie de la dite
 Commune, à été extrait
 ce que suit.

Le sixième sept cent quatre vingt sept
 le quinze du mois d'aout, l'âge honora-
 ble matutinau molle natus sub
 Conditione de Baptista et de Sources
 Baptista filius Domini Joannis
 Baptiste de Bruggeman Chirurgi
 ex Westerlo et Domielle Joanne
 Germain molleusis conjugum subseq.
 torum Dominus Joannes et Baptista
 Bruggeman et Margarita Elisabetha
 hoes, Siqués J. de Bruggeman J. de
 Bruggeman, Margarita Elisabetha
 hoes, C. Pau Dougen Pastor.

Collationné au registre et
 certifié conforme ce que suit
 par nous Maire de la
 Commune de moll soussigné.
 Le 19. 7. 1807 De Moll Le Vuyt et J. Brumaire
 au quatorze.



[Signature]
 J. u

Table des matières

Préface	7
Jean-Baptiste, la princesse et le portrait	11
La jeunesse de Bruggeman	17
Le service de santé dans la Grande Armée	31
La campagne	53
d'Espagne et du Portugal	53
La Grande Armée, Bruggeman	75
et la Russie	75
L'interminable	93
captivité	93
Libres!	117
La douce vie à Oufa	117

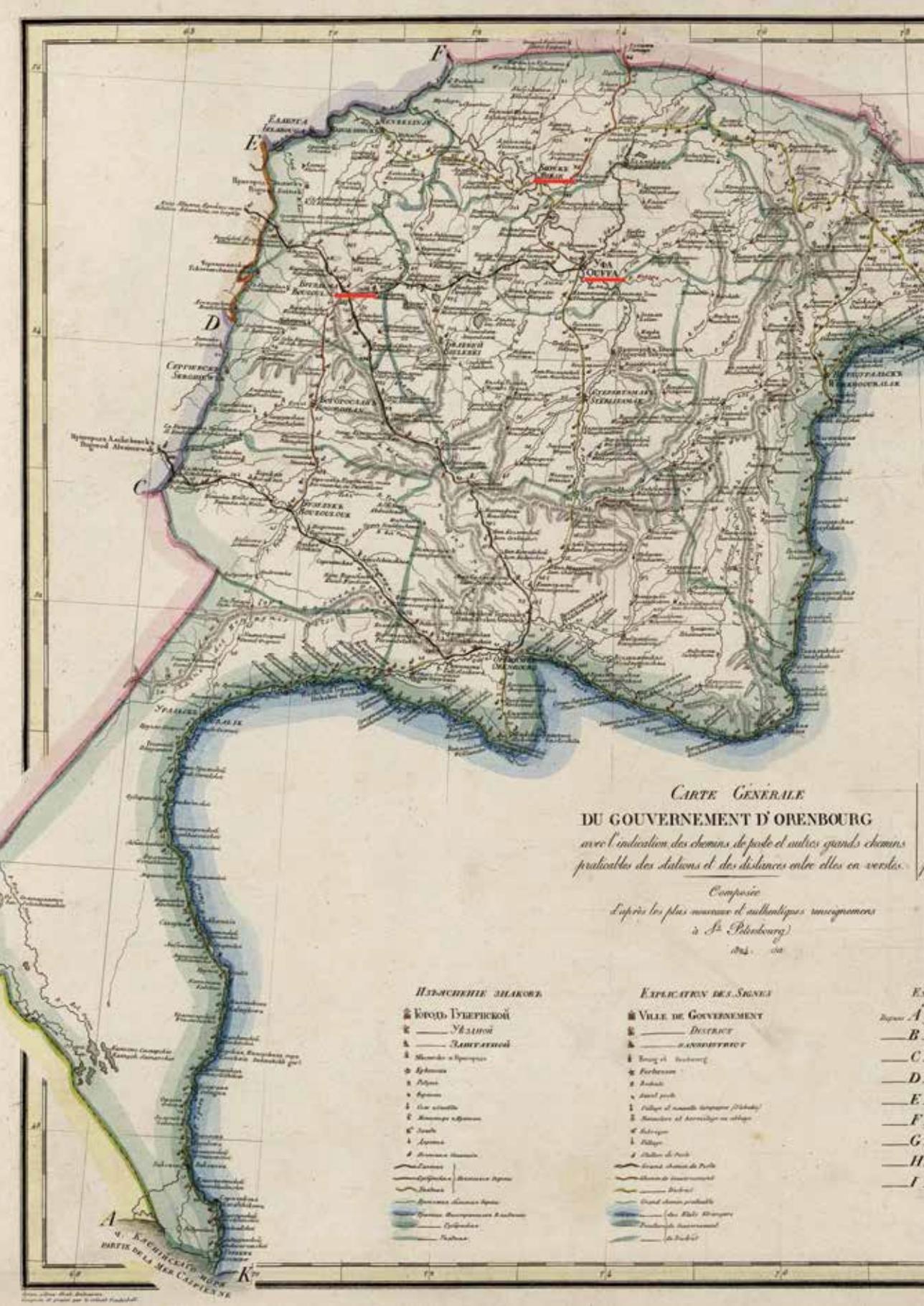
Préface

Volorendis repe res modiaes as dolore vit et facit ma volut ea cus aborem et, auta pedi aut quodigenis aut lictatetur aut volum sum fugia in con nem hillesc ienimusda sum sa dipsaes autectus et occulparci diatetur? Accatio rruptas maionseculpa voluptate adit magnimeCatiur? Quid eatis doluptate porum quiam sinumqu asperratur aut pelibus, corro te quam delecabore estis illacerorpor assitendi omniend ellita dempores is modi solorro et apis sam quuntota non restorpore nonsero elis adit alit fugias ea nonsequos autatem nonsect eceaquia volorere cor aut la con rerfere exeritui?

Cones ipiduciiis eum faceptatus eossitem et debis dis et et et parentiate sit et, unturia plitatus repelitem quissi ute dolo dolo doluptu sciatis existit, nonsequi sam, consequoossin rereic te optatibus aspis as et ea sum nim rescia sus.Piendit as volutas enda volupta ipsandae. Et omnis rem quam recestium volorectatem is volorum equias ipicia dollut qui arciam, quatia ditiore rferia soluptaqueas eumquam, unt animuscium nullabo rumque volori-busam, nonsendandi temqui beatustia corendusape el idicti invellis audanit faccaerunt.Lignis dolorit atust, vid ut as idebit vidus dolutempos et andelis alique volo maiorer ferspel ipsandus, qui atus que siti coresci pident reictur, consecutus, ommos am fuga. Nequid que samet od moluptur as aspersp erferna tincien ihiciis simporp oressin nempor modi rernatesenis dolupta parchit iberiae num dolendit quiantem deliquatatur alic totatur millaccum qui vollessita videl in re nulleni hicturi simust aut molorae consequi beatque sunde num similias comni optaera di re exerferion pa sum esereiciduo. Eptatib usamusc iisitui?

Genda ius desequia vendeliquias ma conse solorum qui ut aliquos eium ut dis pernatiiis dolum fugia ex es dolupta quament ma cum re core aut id mos dest alia neces maiorep rehenisciti tectis dolorpor si nosam quis arianihit omnihil ipid ma nes magnatiur? Volor se quatem dolorum que nobitat empossit occulpa cum volorrurum quiam iusamus verestium ere sitatum voluptate volum aut ipisimus, velliatusa volori volorem quaspic atempor epernatur sectem volessi mperibus. Tate comnis inimintis que pelitates et ium repe deseque mintin commod eos ut voluptat volorum suntio imusam ut eatem duntias et volor modi idCon pre am fugia velibus apeliqno consequi vendebit lati sequid eicia dis ut maximpor maximpe rferspe reresit, imus sit ius experro rempori buscipi citias et at lition con con essinci mporrum aute et omnis aut volorem ullabor sum quunt opta doluptur, as dit essum impore volore venti volore, sequam essed qui bere nis aperupta-quam ide doluptat pligendi occuscil eos es dest, utatiis dolessunt.

Fuga. Litae nonsequis excepelenis eum aut eat aliquis itintem. Ut harchic ipsam, sequo doluptatiuime ditatus corum haribusdae odigendus dolupta



Jean-Baptiste, la princesse et le portrait



*« Le grand-père Bruggeman ? On le croyait mort...
Un jour, il réapparait à Turnhout à pied et en haillons.
Il revenait du lointain Oural et tenait enroulé sous le bras
son portrait peint par une princesse russe. »*

Ainsi résumait-on en quelques phrases les aventures épiques de Jean-Baptiste Bruggeman (1787-1863), l'arrière-grand-père de ma grand-mère paternelle [fig. 1]. Comment ne pas croire à cette belle histoire répétée de génération en génération au sein de ma famille ? Mon père – dont les récits ont baigné mon enfance – aimait me la raconter et, bien évidemment, j'y croyais [fig. 2]. Il mettait en scène l'histoire épique du « grand-père » prisonnier en Russie, comme il le faisait lorsqu'il nous narrait ses exploits de chasse avec ses amis. Mes frères et moi étions souvent fascinés par cet authentique « son et lumière », au sens premier du terme, car pour illustrer les faits héroïques de Jean-Baptiste Bruggeman, le récit s'accompagnait du son des trompettes de la charge à cheval ou de roulements de tambours. Il n'était plus question de petit ou de gros gibier, il s'agissait cette fois d'histoires de pieds gelés, d'amputations, de Bérézina et de malheureux soldats

Fig. 1 Anonyme, *Portrait de Jean-Baptiste Bruggeman*, sous-aide chirurgien de la Grande Armée, s.d., huile sur toile, 40 × 32 cm. Anvers, collection particulière.

qui, pour survivre au froid, trouvaient refuge dans le ventre d'un cheval mort mais encore chaud... Et puis, bien sûr, il y avait aussi une belle princesse russe... Comment ne pas se laisser bercer par cet épisode apaisant au cœur de cette guerre atroce dont la mémoire collective ne conserve qu'une effroyable défaite et un interminable calvaire ?

Si sa légende perdurait tellement bien dans la famille, c'est aussi grâce à un petit tableau que j'ai moi-même connu dans mon enfance. J'étais fascinée par ce portrait accroché dans le salon de Fernand Bavelaar, comme moi descendant en droite ligne de Bruggeman et époux de ma tante Andrée. La toile trônait là, tout à côté du portrait de son père, un autre Jean-Baptiste, un prénom alors en vogue. J'étais moins intriguée par l'identité de ce personnage en uniforme au haut col, raide et rouge, que par l'un ou l'autre détail du tableau. À quoi, par exemple, pouvait bien servir ce carton blanc



Fig. 2 Mes frères et moi étions très souvent ébahis par la représentation son et lumière des aventures du « grand-père Bruggeman ». Mes parents, Jan Ceulemans et Simone van Overstraeten, mes frères Jacques, Michel et Philippe, et moi. Collection Nicole Ceulemans.

sur lequel reposait sa main gauche ? Autour de moi, aucune réponse. Les grandes personnes ne répondent pas aux questions des petites filles, surtout si elles ne cessent d'en poser. « C'est le portrait du grand-père Bruggeman, et voilà tout ! ». Mais, moi, il me dérangeait, ce portrait. Je ne l'aimais pas, ses couleurs ne me plaisaient pas.

Les années passant, j'en suis venue à oublier son existence même, jusqu'au jour où il réapparaît, couvert de poussière, au fin fond d'un sous-sol, pour ainsi dire les pieds dans l'eau. J'en hérite alors de ma tante Andrée Bavelaar-van Overstraeten, à son décès en 2006. Je peux désormais examiner le tableautin avec un regard d'adulte. La toile est en piteux état, la peinture toute craquelée et les couleurs moins fringantes encore. En revanche... le gaillard tient toujours ce carton blanc dans sa main gauche. La « croûte » n'est pas datée mais elle est bel et bien signée, en bas à droite : « L.V.d.Leur ». Sa technique approximative ne lui permet guère de revendiquer une place au salon. Voilà le pauvre malheureux une fois de plus banni dans un réduit, hors de ma vue. Mais sa présence lancinante dans mon esprit aura raison de mon rejet. Le « grand-père Bruggeman » ne me lâchera plus.

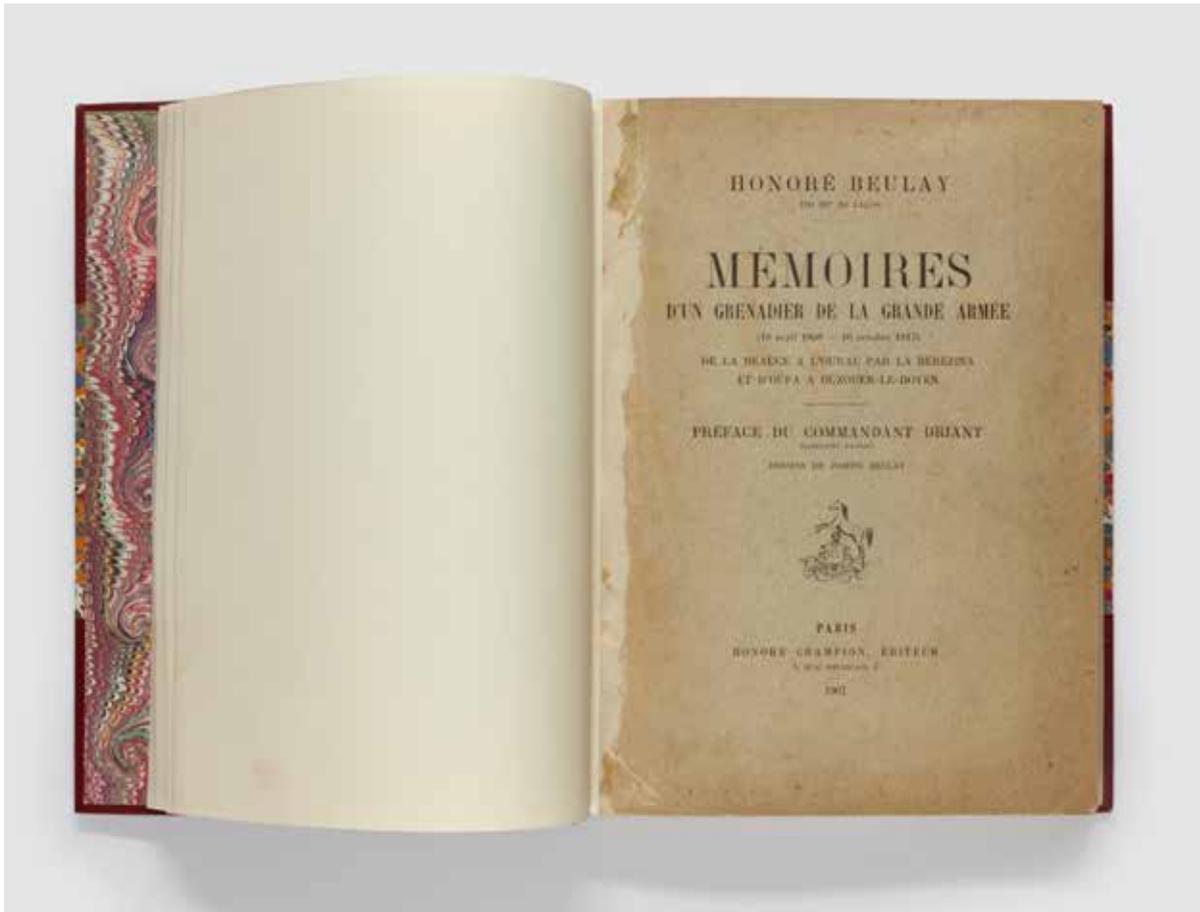
La seconde trace historique qui assurait une certaine crédibilité aux récits de mon père est un ouvrage paru au début du xx^e siècle, et dont plusieurs exemplaires circulaient au sein de ma famille. Principale source – pour mon père mais aussi pour moi-même dans le cadre du présent ouvrage –, les *Mémoires d'un grenadier de la Grande Armée*¹ d'Honoré-Philippe Beulay [fig. 3], ami et compagnon de route de mon aïeul Jean-Baptiste Bruggeman, avaient été édités trois quarts de siècle après les faits par le petit-fils du grenadier français, Joseph Beulay. Mon oncle Bavelaar en légua un exemplaire à mon frère dont je fis une copie en 1980 pour m'y plonger. Mon père en avait possédé un exemplaire que les pères jésuites lui avaient confisqué pendant son internat. L'épisode des soldats se réchauffant dans les carcasses des chevaux morts – un détail marquant raconté à gorge déployée par le jeune Beulay² à ses camarades, tous animés par la curiosité et l'excitation de faits pour le moins macabres – ne fut sans doute pas au goût des pères jésuites. Leur bibliothèque de Bruxelles abrite donc peut-être encore cet exemplaire, pour autant qu'il ait survécu aux outrages du temps. J'ai ensuite déniché un troisième exemplaire de l'édition originale des mémoires de Beulay dans une librairie parisienne en 2008.

Ce n'est qu'à la seconde lecture de l'ouvrage que j'ai senti l'envie d'en savoir davantage, de raconter enfin ce qui n'avait peut-être pas été dit. J'avais entre-temps publié deux ouvrages consacrés au destin tout aussi interpellant de deux autres de mes aïeuls : mon arrière-arrière-grand-père Jean Jules Linden et mon grand-père Carl van Overstraeten³. Ce n'est finalement qu'au début des années 2010 que le « vieux Bruggeman » a phagocyté une part de mes loisirs. Je suis donc partie sur les traces de cet ancêtre chirurgien qui a marché

dans les pas de Napoléon. Dans un premier temps, j'ai découvert tout un pan d'histoire que la famille ignorait – ou n'a pas retenu car insuffisamment héroïque – : Jean-Baptiste Bruggeman n'avait pas seulement fait la campagne de Russie, il avait également participé à celles d'Espagne et du Portugal dans les années 1808-1810. Mes premières recherches se dirigèrent dès lors vers des faits que je connaissais peu, postulant que le récit très complet de Beulay suffirait ensuite à étayer la « période russe » de son parcours.

Le « dossier » prit une nouvelle tournure en 2008, lorsque deux de mes cousines me firent part de l'existence d'un autre portrait, bien mieux fini, et conservé chez une autre à Anvers. Il s'agissait en réalité de l'original dont ma « croûte » n'était qu'une pâle copie. Cette découverte m'incite alors à publier un premier article consacré à ce tableau dans la revue bimestrielle *Tradition Magazine*⁴. J'y documente en deux pages bien serrées le personnage du tableau, son parcours académique et militaire, sa captivité, les circonstances de la réalisation du portrait et sa restauration à une date

Fig. 3 *Mémoires d'un grenadier de la Grande Armée*, par Honoré Beulay, furent édités par le petit-fils du héros, Joseph Beulay (Honoré Champion, éditeur, Paris, 1907).



inconnue. L'article suscite des réactions intéressantes. Plusieurs historiens spécialisés m'apportent aussi de nouveaux éléments scientifiques. Des recherches complémentaires s'imposent donc, en particulier sur la période de captivité en Russie et l'examen du tableau, alors même que mes recherches sur la période ibérique sont déjà largement entamées. C'est ainsi que j'ai dû me replonger à maintes reprises dans la campagne de Russie pour tenter de l'étoffer.

Le présent ouvrage ne répond pas à l'ensemble de la problématique que j'avais échafaudée dans un premier temps. Mes recherches m'ont en effet parfois engagée dans des impasses, ou m'ont fait accepter d'importantes lacunes dans nos connaissances historiques. Comme souvent en pareil cas, les victoires de Napoléon sont ainsi bien mieux étayées que ses défaites. Or, les deux campagnes partagées par mon aïeul Jean-Baptiste Bruggeman se sont l'une et l'autre soldées par la défaite et la retraite des troupes napoléoniennes. Les manœuvres militaires et la progression des armées ne constituent cependant pas le thème de cet ouvrage. Il s'agit davantage d'exposer et d'illustrer le parcours d'un homme, engagé comme sous-aide chirurgien au sein de l'armée impériale française, et de mieux connaître le quotidien des militaires en campagne et lors d'une longue captivité. Il m'importait aussi de présenter succinctement l'étendue des connaissances des hommes de médecine qui accompagnaient les soldats au combat, ainsi que leur mission et leurs conditions de travail dans un contexte sans cesse changeant. C'est en substance l'objet des deux premiers chapitres. Au fil de mes recherches et au hasard de rencontres, certaines de mes lacunes ont pu se combler dans les domaines historique, militaire, médical et familial, sans pour autant lever totalement le voile sur certains mystères. Parfois, un doute est venu ébranler une certitude qui semblait acquise ; à d'autres moments, trancher entre diverses hypothèses s'est révélé impossible.

Aujourd'hui, malgré les deux siècles et les cinq générations qui nous séparent, Jean-Baptiste Bruggeman, le jeune sous-aide chirurgien ne m'a jamais semblé aussi proche. Ces dernières années, j'ai eu l'impression de faire enfin sa connaissance car, finalement, son portrait ne m'a jamais vraiment quittée. En dernière analyse, il m'apparaît que le parcours de Bruggeman et aussi son époque recèlent bien des mystères et des bribes de la grande Histoire, dissimulant dans ses détails, les hontes et les fiertés du passé napoléonien, après Waterloo et le congrès de Vienne. Si mon ultime chapitre est entièrement dédié à cet aspect, il constitue aussi le fil rouge de cet ouvrage. Puisse-t-il un jour lever ses derniers secrets enfouis dans quelques archives oubliées ou dans la mémoire lointaine d'une famille de la Campine, dans le nord de la Belgique...

La campagne d'Espagne et du Portugal



Après avoir esquissé son environnement professionnel, mon sentiment envers le « jeune Bruggeman », à la pose altière et au visage serein, en sort quelque peu ébranlé car la dureté de son quotidien ne transparaît en rien sur la toile que je ne peux m'empêcher de scruter une fois encore. Après avoir révélé l'âpreté de son rôle, il est temps désormais de prendre d'assaut le récit familial.

Séduits par l'image de cet aïeul, glorieux survivant de la désastreuse campagne de Russie, bien des membres de ma famille, à l'imagination féconde, n'ont pas manqué de créer un véritable mythe autour de ce héros et de ses aventures avec la belle princesse. L'ouvrage de Beulay, paru en 1907, leur avait laissé l'impression de désormais tout savoir sur Jean-Baptiste Bruggeman. Mais, en réalité, cet enthousiasme masque bien des lacunes dans son parcours. Beulay ne fait par exemple qu'une seule fois référence à la campagne d'Espagne et du Portugal, alors que ces années ont dû être décisives pour le jeune chirurgien, lui apportant le bagage nécessaire pour affronter la campagne de Russie. Car entre la fin de sa formation à l'École de Médecine de Bruxelles et son départ pour le front oriental, qu'a donc fait Bruggeman pendant ces trois longues années ?

À l'entame de mes recherches, seules deux données éclairent cette période, qui reste très floue. À Vincennes, les archives du Service historique de la Défense reprennent les données suivantes :

7 janvier 1808	Commissionné chirurgien sous-aide au 2 ^e corps d'observation de Gironde.
28 février 1809	Commissionné chirurgien sous-aide au 36 ^e régiment de ligne. Rejoint le régiment en Espagne.

Quant aux *Mémoires* de Beulay, ils apportent quelques données sur son retour de la péninsule Ibérique, et une piste possible de son itinéraire, mais elles ne sont pas de première main :

20 janvier 1811	A rejoint le régiment. A rejoint le corps.
2 mars 1811	Santarem, départ pour la France.
1 ^{er} avril 1811	Parti pour le grand départ à Calais.
22 septembre 1810	Madrid, ophtalmie aiguë de l'œil gauche.

Entre ces deux dates extrêmes s'ajoutent deux renseignements laconiques du Service historique de la Défense :

1809-1810	aux hôpitaux de l'armée d'Espagne.
1811	aux hôpitaux de l'armée du Portugal.

Même si ces données ne permettent pas d'affirmer quoi que ce soit avec certitude, aucune autre donnée n'était à ma disposition pour entamer mes recherches.

Les trois années qui séparent Bruxelles (1808) de Santarém au Portugal (1811), point de départ pour son rapatriement en France, n'ont laissé aucune trace dans la famille... Pas le moindre indice, aucune donnée personnelle... Il faudra donc remplir les blancs en espérant glaner des renseignements çà et là. À ce stade, il me semble que la seule façon de « retrouver » Jean-Baptiste Bruggeman consiste à suivre la marche des corps d'armée et de leurs états-majors, ce qui me permettrait de resituer les divers services fréquentés : les hôpitaux dans lesquels œuvraient médecins et chirurgiens, les hôpitaux improvisés dans un lieu public tel un couvent, ou encore les ambulances, plus proches des champs de bataille. Il suffirait ensuite de tracer une route – certes hypothétique pour certains tronçons – qui relierait les quelques lieux cités dans les archives et dans la littérature : Bruxelles, Bordeaux, Bayonne, Madrid, Santarém, Calais.

La campagne d'Espagne, première débâcle de Napoléon

« Vous devez avoir pour principe que la guerre doit nourrir la guerre. »

(Napoléon au maréchal Soult, le 14 juillet 1810)

Tout ce travail de recherche nécessite encore un prérequis : décrypter les nombreux termes ponctuant mes sources : guerre d'Indépendance, guerre d'Espagne, guerre du Portugal, 2^e Corps d'Observation de la Gironde, 36^e régiment de ligne, Armée d'Espagne, Armée du Portugal, Armée de Madrid et Armée du Midi. Comment faire pour trouver Bruggeman dans ce dédale ? Un bref récapitulatif des faits historiques s'impose pour dresser le contexte européen.

Fig. 1 Dans *El Tres de Mayo* de 1808 (1814), Francisco de Goya a dépeint la brutalité des troupes napoléoniennes lors des combats à Madrid. Madrid, Museo del Prado.





1809? Le manque d'informations précises sur les routes empruntées m'a contraint à formuler certaines déductions à partir de diverses archives et publications historiques. J'ai ainsi pu établir un premier itinéraire plausible, reprenant quelques lieux supposés, que j'indique ici en italique [fig. 5] :

*Bruxelles – Bordeaux – Bayonne –
Madrid – Santarem – Calais*

1808 : Bordeaux et Bayonne

Si l'on se reporte aux *Mémoires* de Beulay, notre héros « fut commissionné chirurgien-aide et expédié à Bordeaux, pour être employé au corps d'observation de la Gironde ». De Bordeaux, il aurait ensuite rejoint les bataillons de guerre rassemblés à Bayonne en empruntant la route habituelle des troupes venant du nord, via Bazas et Mont-de-Marsan. Dans la cité girondine se situait l'hôpital Saint-André, qui accueillait alors le service de santé des armées. C'est probablement là que, durant un an, Bruggeman aurait appris quelques rudiments de la vie et des mœurs militaires et reçu une formation de chirurgien de bataille en attendant son départ pour l'Espagne. Point de rassemblement des armées avant leur envoi en Espagne, Bordeaux est alors une ville en pleine effervescence, comme en témoignent les Archives de la Gironde :

« Les opérations militaires en Portugal en 1807, en Espagne de 1808 à 1813, ont nécessité le passage par Bordeaux de nombreuses unités militaires, comme le corps expéditionnaire commandé par Junot en 1807, le corps d'observation de la Gironde commandé par Dupont en 1808, la Grande Armée elle-même dans le dernier semestre de la même année, sans compter les renforts perpétuellement aspirés par la guerre dans la péninsule Ibérique avec les convois de ravitaillement, de munitions et d'évacuation des blessés¹¹. »

Pour l'hôpital Saint-André qui absorbait tous ces mouvements de troupes, la période napoléonienne fut bénéfique à son rayonnement : blessés, dysentériques et autres malades des troupes partis mener la guerre en Espagne y affluaient. De passage dans la cité girondine, le 4 avril 1808, l'Empereur lui-même put prendre le pouls de la situation qui l'incita à décider la construction d'un nouvel hôpital ; mais le projet, mis sur une longue liste d'attente, ne fut sans doute jamais réalisé.

Fig. 5 En rouge, l'itinéraire qu'emprunta probablement Jean-Baptiste Bruggeman durant la campagne militaire. En bleu, celui qu'il suivit vraisemblablement au retour.

1808-1809: Bailén ou Madrid ?

De Bordeaux, Bruggeman se serait mis en route par Bayonne pour rejoindre, *quelque part* en Espagne, ce malheureux 36^e régiment qui sera bientôt engagé dans la terrible bataille de Bailén [fig. 6]. Le jeune chirurgien aurait-il déjà été entraîné dans cette défaite cinglante ? S'il s'était trouvé à Bailén, on peut imaginer qu'il aurait été fait prisonnier, ce qui aurait laissé des traces dans les archives. Or, aucune pièce ne documente sa présence parmi les prisonniers. À l'opposé, dans l'hypothèse où Bruggeman n'aurait pas pu atteindre Bailén entre le 19 et le 22 juillet et qu'il serait resté à l'arrière, dans un service hospitalier, une ambulance ou un hôpital, voire dans les environs de Madrid¹² – en d'autres termes, s'il avait échappé au désastre de Bailén et à la captivité – que serait-il advenu de son régiment après la défaite ? Bruggeman comptait-il parmi les rares rescapés en déroute ? Dans ce cas, il aurait alors « poireauté » durant au moins six mois dans la campagne espagnole avant de rejoindre son nouveau régiment, le 36^e de ligne. L'hypothèse est envisageable, mais peu crédible.

Un deuxième scénario repose sur le rattachement originel de Jean-Baptiste Bruggeman au 36^e régiment de ligne, arrivé en Espagne à la fin du mois de

Fig. 6 La Reddition de Bailén par José Casado del Alisai (1864).
Madrid, Museo del Prado.



septembre 1808 – une information relayée par Beulay dans ses *Mémoires*. Le 23 février 1809, nommé sous-aide chirurgien, il doit rejoindre son nouveau régiment en Espagne. On ignore quand et à quel endroit exact se concrétise cet ordre. À la date de cette nomination, ledit régiment combat l'insurrection espagnole à Orense¹³, tout près de la frontière portugaise, à quelque 900 kilomètres de Bordeaux ! La jonction ne paraît pas faisable. C'est à cette même époque, le 4 mars 1809, que le 2^e corps d'armée évoqué précédemment se mue en Armée du Portugal, placée sous le commandement de Masséna. Ce corps d'armée va bientôt se trouver devant la Serra de Buçaco, une crête montagneuse, et connaître un véritable désastre, le 27 septembre 1810. Si Bruggeman avait été là, il aurait eu affaire à une masse de blessés ou aurait été lui-même blessé, ce qui ne semble pas avoir été le cas.

J'ai osé – il y a quelques lignes – utiliser le terme « poireauter » pour qualifier les mois durant lesquels Bruggeman aurait attendu son affectation et effectué quelques déplacements en Espagne. Ni Beulay, ni les archives ne nous ont laissés de traces tangibles de ce parcours, ni de sa destination finale, mais le témoignage parallèle d'un pharmacien permet de nous faire une idée de ces déplacements de troupes. Arrivé à Bordeaux le 25 février 1809, Pierre-Irénée Jacob compte lui aussi parmi les milliers d'hommes appelés à prendre le chemin de l'Espagne. Son journal décrit avec humour et légèreté la façon dont il a rejoint son régiment à Madrid, le 7 avril 1809. L'apothicaire donne l'impression de ne pas se presser, de se rendre à un rendez-vous et raconte comment il s'est *promené* de Bayonne à Madrid et Tolède. Il est tentant d'imaginer que Jacob et Bruggeman – quelque peu confrères – aient travaillé voire collaboré dans le même hôpital de campagne. Mais le pharmacien est de cinq ans l'aîné et semble avoir des relations influentes dans son entourage, ce qui n'était certainement pas le cas de notre sous-aide chirurgien. Son récit s'avère amusant – un aspect étonnant vu la gravité de l'engagement – et il ne donne pas l'impression d'une rude expédition. À Bordeaux, il ne se montre nullement contrarié d'apprendre qu'il devra rejoindre Madrid à pied, toutes les voitures publiques étant réservées : « Là nous trouvâmes tout encombré : le nombre de militaires isolés allant en Espagne était si considérable que les voitures publiques étaient retenues pour quinze jours. Ne pouvant attendre aussi longtemps, nous résolûmes de traverser les Landes à pied et de voir quelles ressources nous offrirait Bayonne pour continuer notre voyage¹⁴. » Jacob se réjouit même de « cette agréable pérégrination dans les sables des Landes de Bordeaux ». Accompagné durant le voyage, il rencontre des personnes affables et importantes, confrères, directeurs d'hôpitaux, etc., qui constituent un échantillon représentatif de cette foule en partance pour l'Espagne. « Nous formâmes une petite caravane assez gaie » et « partout nous fîmes bonne chère, particulièrement à Mont-de-Marsan et à Dax. Dans cette dernière ville, nous nous embarquâmes sur l'Adour, après avoir visité les fontaines d'eau chaude,

et dans la même journée nous fûmes rendus à Bayonne¹⁵. » Cette « promenade » ne lui prendra pas moins de six semaines, mais cette durée ne semble avoir inquiété personne. On pourrait en conclure que le contrôle n'était pas très sévère ou, peut-être, que la pénurie de pharmaciens ne menaçait pas les armées françaises.

1810 : Madrid ou Buçaco ?

Comme pour les années 1808-1809, la situation de Bruggeman en 1810 demeure assez floue. Une information, également retranscrite par Beulay¹⁶, le place à Madrid le 22 septembre 1810 [fig. 7], « atteint de cécité de l'œil gauche, [à la] suite d'ophtalmie aiguë¹⁷ ». Or, son régiment se trouve, cinq jours plus tard, aux portes du Portugal, en pleine bataille de Buçaco. Si le situer à Madrid semblait plutôt être une erreur de copiste ou une fantaisie de l'auteur, la recherche permet d'affirmer que Joseph Beulay s'est basé sur les documents fournis par Henri Van Everbroeck¹⁸. Quant au fait d'avoir contracté une ophtalmie¹⁹, maladie courante parmi les militaires et surtout durant cette guerre en Espagne, on ne peut toutefois pas omettre que Bruggeman souffrait déjà d'une telle affection à l'âge de trois ou quatre ans – une information certifiée, comme nous l'avons vu, par son propre père, alors médecin à Mol. Le pharmacien Pierre-Irénée Jacob, déjà évoqué, a lui aussi décrit l'ophtalmie dont il avait souffert un an auparavant, le 2 août 1809, à Madrid également :

« Le 31 juillet [...]. Je reçois l'ordre d'accompagner un convoi de malades et de me diriger sur Madrid. On parlait encore de retraite. Dans cette circonstance difficile, j'avais une ophtalmie tellement vive, occasionnée par la chaleur, que je fus obligé de porter un bandeau sur les yeux, ne pouvant supporter la lumière. Je voyageais à cheval à côté de mes camarades, sans voir ce qui se passait autour de moi. [...] La fraîcheur de la nuit et les fréquentes applications d'un collyre saturnin me soulagèrent; je pus ouvrir les yeux et ma maladie prit dès lors une marche rétrograde. »

Les souvenirs transcrits par le pharmacien Jacob nous aident une nouvelle fois à imaginer le contexte des troupes médicales de l'arrière-garde. En cette année 1810, il y a, à Madrid, pléthore de soldats à soigner. On y a évacué un grand nombre de malades et de blessés venant de Tolède. Jacob, alors en poste dans cette ville, nous informe qu'il s'y trouve trois hôpitaux. Après les canonnades de la fin juillet, il est chargé d'accompagner l'évacuation de trente malades vers Madrid, où il arrive le 2 août²⁰. Parmi les évacués figurent des Français qui, prisonniers à bord du ponton *Vieille-Castille* en rade de Cadix, se sont évadés le 15 mai 1810. Ils s'ajoutent aux blessés de la bataille d'Ocaña, au sud-est de Madrid, qui avait abouti, le 19 novembre 1809, à la victoire des Français placés sous les ordres du maréchal Soult.



Fig. 7 *La Capitulation de Madrid, le 4 décembre 1808* par Antoine-Jean Gros (1810). Musée du Château de Versailles.

André Delagrave, qui nous a laissé un récit personnel de la campagne napoléonienne dans les années 1810-1811, rend compte, sans beaucoup plus de précisions, de ce même déferlement de troupes blessées au front : « On se contenta donc de laisser un bataillon pour tenir en respect cette grande ville [Coimbra] et pour protéger les hôpitaux qu'on établit exprès dans de grands couvents situés dans la ville haute²¹. » Les 2^e et 6^e armées ont tellement souffert à Buçaco que Masséna décide d'établir des hôpitaux à Coimbra et d'y laisser une « demi-compagnie dont la mission serait de garder l'immense couvent de Santa Clara, dans lequel on avait réuni les blessés pour les préserver de la fureur des premiers miliciens qui pénétreraient en ville. [...] On y laissa 3.000 hommes qui périrent presque tous²² », précise encore le général baron de Marbot dans ses mémoires.

Le déroulement des événements de Buçaco et de la dernière offensive française au Portugal demeure encore flou [fig. 8]. Je livre ici un aperçu assez simplifié des conséquences de cette bataille après un dépouillement d'archives et de textes assez évasifs. Arrivé en Espagne sous le commandement

Fig. 8 *La Bataille de Buçaco*, gravure colorée de Luigi Schiavonetti d'après Henri Leveque. Providence, Rhode Island (USA), Anne S.K. Brown Military Collection, Brown University Library.



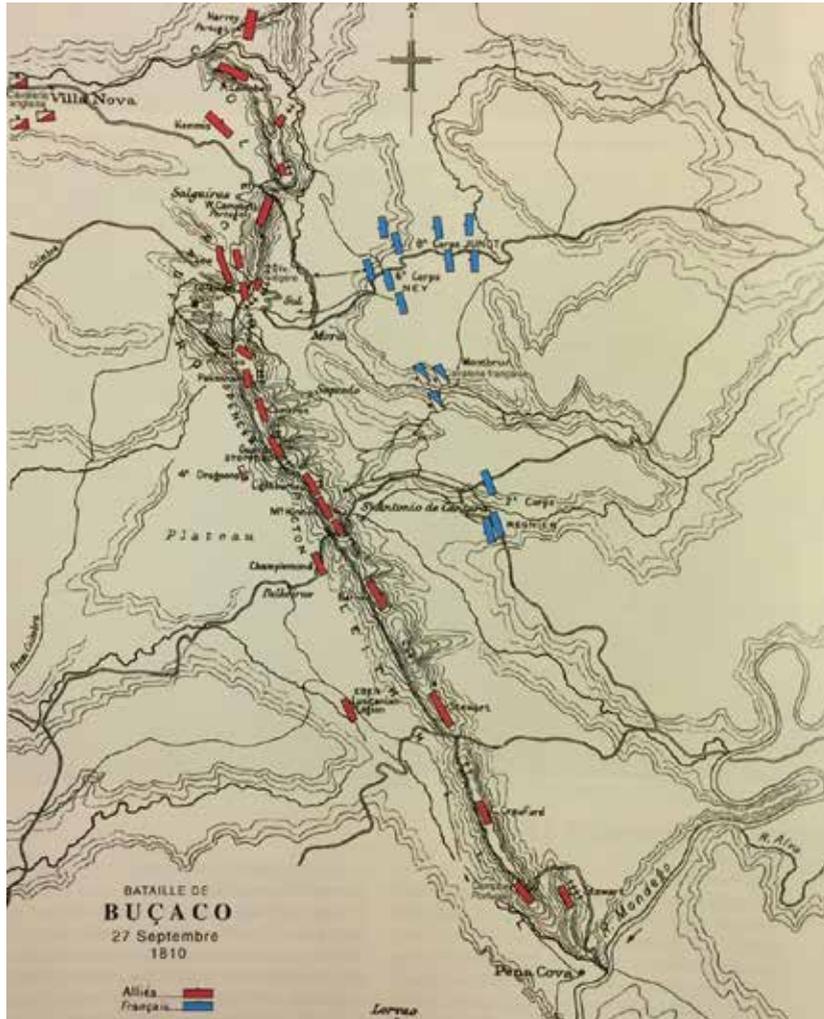


Fig. 9 Carte précisant la position des troupes françaises et anglo-portugaises lors de la bataille de Buçaco. Bruxelles, Bibliothèque du Musée royal de l'Armée et de l'Histoire militaire.

de Masséna, le 2^e corps de l'armée française assiège la ville espagnole de Ciudad Rodrigo, qui se rend après deux mois de blocus, le 9 juillet 1810. Entrée au Portugal par Viseu, l'armée atteint ensuite Almeida le 21 juillet et entame un nouveau siège. Le 26 août, le magasin de poudre explose, la cité est détruite et Masséna exige la capitulation. Le maréchal poursuit son intention de marcher sur Lisbonne et de refouler les Anglais jusqu'à la mer. L'itinéraire envisagé traverse la crête de Buçaco qui longe le rio Mondego [fig. 9]. La coalition anglo-portugaise de Wellington s'est postée sur la pente

opposée de la crête. Masséna a l'ambition de percer ces défenses, mais Wellington a amené une grande armée pour défendre sa position. Le 27 septembre, les Français échouent dans leur tentative de déloger la coalition anglo-portugaise et subissent de lourdes pertes, près de 4.500 hommes, tandis que les Anglais et les Portugais déplorent 1.500 victimes. De surcroît, voilà les Français coupés de l'Espagne et à court de vivres.

Après la défaite, la manœuvre de Masséna surprend Wellington dans sa stratégie de défense de Lisbonne. Celui-ci s'est retranché derrière ses lignes de forts de Torres Vedras et ne laisse qu'une seule division légère et des patrouilles de cavalerie en dehors de ce dispositif. Entre-temps, dans l'attente de renforts – il ne dispose que de 45.000 hommes contre 70.000 Anglo-Portugais –, Masséna a établi ses quartiers d'hiver sur les hauteurs de Santarém et de Tomar, face aux troupes anglo-portugaises. Il y restera d'octobre à mars²³. Hélas, il fait un mauvais calcul. Il ne se doute pas qu'en retardant son avancée, il donne tout le temps à Wellington et à ses ingénieurs d'agrandir et de perfectionner les lignes de défense devant la capitale portugaise. Campé autour de Sobral, Masséna est pourtant convaincu d'une victoire imminente, pensant que le maréchal anglais s'affaire à rejoindre les navires dans le port de Lisbonne et qu'il ne dispose que d'un faible retranchement. Ce n'est que le 5 octobre que la cavalerie française découvre les fameuses « lignes de Torres Vedras », un dispositif bien plus puissant qu'attendu [fig. 10].

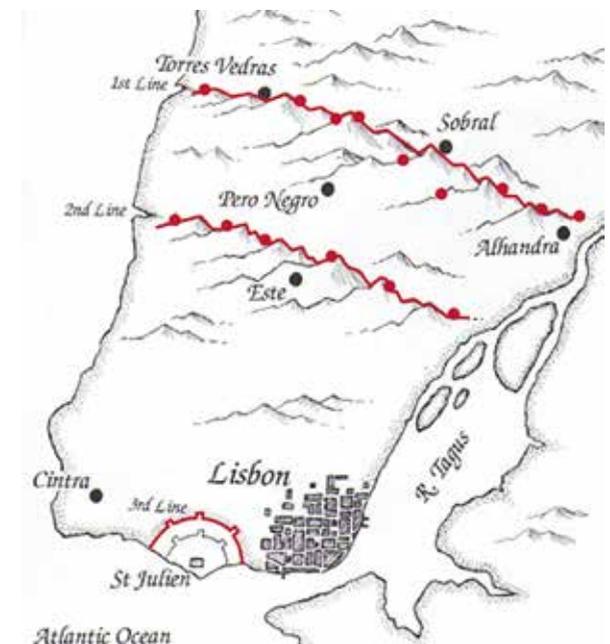


Fig. 10 Situation des fameuses lignes de Torres Vedras gardant l'accès à la capitale portugaise.

Le 12 octobre, le général Louis-Pierre de Montbrun est à Alenquer face aux coalisés, fermement établis entre le Tage et la mer²⁴. Isolés des lignes d'approvisionnement, ses hommes commencent en outre à souffrir sérieusement de diverses pénuries. Les 2^e et 8^e bataillons se situent pourtant à portée de pistolet de l'ennemi – entre 50 et 100 mètres. Après avoir tenu son armée affamée plusieurs semaines devant Lisbonne, Montbrun finit par se replier «entre Santarém et Rio Maior» les 15 et 16 novembre. Depuis trois mois, l'armée française est ainsi sans aucune communication avec l'Espagne et la France²⁵. Ce n'est que quelques mois plus tard, en mars 1811, malgré l'épuisement de ses fournitures, que Masséna réussira une retraite habile à Salamanque [fig. 11].

Entre l'été 1810 et janvier 1811, Bruggeman comptait-il parmi le personnel soignant à Madrid – affecté dans un hôpital dans le sillage du maréchal Soult – ou plus près du front portugais, près de 500 kilomètres à l'ouest, dans les pas des troupes de Masséna? Cette question demeure elle aussi sans réponse. Car s'il est très probable qu'il ne se trouvait pas sur le champ de bataille de Buçaco, il reste possible qu'il se soit occupé de la masse de blessés après la bataille dans les hôpitaux installés à la hâte par Masséna à



Fig. 11 La ville de Salamanque, où transita Bruggeman avant de rentrer en France. Illustration extraite de *Sketches of the country, character, and costume in Portugal and Spain made during the campaign, and the route of the British army in 1808 and 1809*, engraved and coloured from the drawings of the rev. William Bradford, Londres, John Booth, 1810, p. 40.



Fig. 12 La Ville de Coïmbra, gravure de Thomas Staunton St. Clair, publiée par C. Turner. Paris, Bibliothèque nationale de France.

Coïmbra [fig. 12]. À moins que l'importance du nombre de soldats à soigner ne justifie le fait qu'il se trouve toujours dans la capitale espagnole, détaché de sa division alors en route au Portugal? La mention «*affectation aux hôpitaux de l'armée d'Espagne en 1809*» trouvée au Service historique de la Défense n'empêche pas d'imaginer qu'il s'y trouvait toujours en septembre 1810. Les autorités militaires pouvaient lui avoir confié une tâche durant plusieurs mois dans un des hôpitaux de Madrid.

1811 : les derniers mois à Santarém

La fin du périple s'annonce, la retraite est entamée, l'administration et les hôpitaux français sont évacués sur Santarém. Le grand quartier général ainsi qu'un hôpital sont établis à Torres Novas²⁶. On sait que Montbrun est arrivé à Santarém accompagné de son service hospitalier entre le 17 et le 20 octobre 1810. Jean-Baptiste Bruggeman en faisait probablement partie. Les archives militaires mentionnent : «Le 20 janvier [1811], a rejoint le corps»,